

Henriette Pshichari, *Les Convertis de la Belle Époque*, Paris, éditions Rationalistes, sans date (1972), 191 p.

David A. Griffiths

Volume 7, Number 2, août 1974

Littérature comparée

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500340ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500340ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Griffiths, D. A. (1974). Review of [Henriette Pshichari, *Les Convertis de la Belle Époque*, Paris, éditions Rationalistes, sans date (1972), 191 p.] *Études littéraires*, 7(2), 334–336. <https://doi.org/10.7202/500340ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1974

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

écrit une œuvre critique des plus recommandables.

En terminant, il faut signaler le premier chapitre de l'essai (peut-être le meilleur) : tous les amateurs et les amants de littérature du XIX<sup>e</sup> siècle y trouveront ample matière à réflexion et aussi, pourquoi pas ? n'en déplaise à V.-L. Beaulieu, à thèses.

Jean-Marie ROUSSEAU

Henriette PSICHARI, **les Convertis de la Belle Époque**, Paris, éditions Rationalistes, sans date (1972), 191 p.

Au printemps de 1857, le théologien lyonnais, Jean Reynaud, fit part à Hippolyte Carnot de son étonnement de voir leur collègue républicain, Jules Favre, « défendre la Salette ». « En vérité, se plaignit-il, nos amis les avocats ne s'honorent guère. » Une soixantaine d'années plus tard, le petit-fils du même Jules Favre, jeune licencié ès sciences, soumettait à Benoît XV une étude fouillée dont l'unique propos était de corroborer l'apparition de la Vierge en ce coin de l'Isère. Il s'appelait Jacques Maritain.

C'est ce renouveau du sentiment religieux en France au cap du vingtième siècle qu'évoque l'ouvrage intitulé *les Convertis de la Belle Époque*. Il y est question plus particulièrement de la seconde vague de conversions, celle qu'avaient annoncée et préparée, entre autres, Léon Bloy, Paul Claudel, Charles de Foucauld et Huysmans. Sœur d'Ernest Psichari, belle-sœur de la fille d'Anatole France et petite-fille d'Ernest Renan, l'auteur est à même de nous livrer un témoignage des plus précieux. Ajoutons que Madame Psichari ne se contente pas de retracer un des phénomènes capitaux de « l'ère 1900 » ; elle s'attache à l'expliquer.

A-t-on surtout affaire, interroge-t-

elle, à une prédisposition du tempérament, ou à la conquête de l'intelligence par une révélation transcendante, ou encore à la pression qu'exercent peu ou prou sur tout individu certains impératifs sociaux ? Notre mémorialiste veut laisser à d'autres le soin d'évaluer le poids spécifique de chacun de ces facteurs. Ce qui retient son attention, c'est l'aspect « entreprise orchestrée » que revêt la totalité des conversions. Elle est amenée à peindre la situation de l'Église dans la France d'il y a environ quatre-vingts ans.

On était alors en pleine déchristianisation. La loi Jules Ferry portant sur l'école primaire laïque laissait prévoir celle qui allait être votée en décembre 1905 pour établir la séparation de l'Église et de l'État. Les odieux déterministes et scientistes de la Sorbonne — Le Dantec, Berthelot et consorts — s'obstinaient à guider vers le « baigne matérialiste » les pas de jeunes innocents. À l'occasion de l'Affaire Dreyfus, rappelle Madame Psichari, la hiérarchie catholique, en prenant ouvertement position pour l'État-Major contre le futur réhabilité israélite, « se trompa du tout au tout ».

Pour remédier à cette corrosion de la foi, il n'était pas encore question de porter la bonne parole au prolétariat des villes (cette entreprise-là, il sera réservé aux prêtres-ouvriers des années cinquante de la tenter). C'est de l'autre côté de la rue Saint-Jacques que pointait alors une lueur d'espoir. Dès 1900, sur les bancs du Collège de France, de jeunes intellectuels tels que Péguy, Maritain et Ernest Psichari se mêlent aux « snobinettes convaincues par Anna de Noailles qu'il faut aller là comme on va aux collections de printemps d'un grand couturier ». La mode sera-t-elle au spiritualisme ? Henri Bergson s'est proposé d'en fournir la preuve.

Ce rappel de circonstances historiques permet au lecteur de supputer la part fort restreinte de spontanéité qui entre dans nombre des conversions. Avant de devenir convertis convertisseurs, les jeunes dont parle Madame Psichari auront le plus souvent subi l'ascendant de convertisseurs « soutanifères ». Comme le constate dans sa préface, Monsieur Jean Pommier : « Il y a convertisseurs pour juifs, pour militaires, pour gens du monde, pour intellectuels, etc., chacun à la mesure de la personne à conquérir. » L'on sait, par exemple, que Jacques Maritain doit la découverte de la foi à Léon Bloy, « être à moitié fou », dit Madame Psichari, entre parenthèses, qui « avoue tranquillement que deux de ses enfants sont morts de misère sans qu'il ait cherché à se procurer du travail pour les sauver ». Mais le nom du Père Clérissac demeure indissolublement lié à l'aventure spirituelle du savant thomiste, aventure, apprenons-nous, qui « continuait à [...] broyer le cœur » de Geneviève Favre, sa mère. Dans le ménage Péguy, un rôle analogue est dévolu à Mgr Battifol, qui transformera en une « image de Saint-Sulpice » un croyant passionné mais irréductiblement hostile à tout ce qui était rite ou pratique religieuse. « Il était temps, se remémore notre auteur, que la guerre et la mort survinsent ensemble pour épargner à Péguy un conflit avec l'Église. » Nous retrouvons la trace du prosélytisme du Père Clérissac dans la carrière de l'écrivain, Ernest Psichari, qui, à la veille d'entrer dans l'ordre de saint Dominique, demandait encore (lettre inédite publiée par sa sœur) : « Puisque nous, incroyants, nous nous piquons fort de tolérance, pourquoi exigerions-nous que tous nos amis soient, comme nous, inchrétiens ? » Pour ce qui est de son frère, Madame Psichari assure que « si la guerre

n'avait pas pris sa vie, saint Domini- que l'eût emporté ». L'abbé Daniel Fontaine partagera avec Paul Claudel le mérite d'avoir donné en 1913 « le dernier coup de pouce » à cet irrésolu que fut Jacques Rivière, de l'équipe de la *N.R.F.*

Pour avoir été parfois laborieusement acquises, les conversions ne seront pas exemptes, cela va de soi, de rechutes plus ou moins graves. Ce qui explique que, malgré leurs efforts conjugués, le Père de Foucauld et Jacques Maritain verront un jour Jean Cocteau — « conquis » au sortir de la clinique de désintoxication — prendre ses jambes à son cou (comme il le dit lui-même dans *la Difficulté d'être*) et tourner casaque. Voici que, sous les auspices de l'abbé Weill, se présente en la personne de Max Jacob une recrue de taille puisqu'elle « émane de ce milieu inquiétant qui gravite autour de Gide ». Mais, tout en honorant la mémoire du supplicié de Drancy, Madame Psichari relate que Max Jacob n'a pu se refuser, entre deux séjours au monastère de Saint-Benoît-sur-Loire, une « cure de débauche ». Jacques Maritain a beau affirmer à Maurice Sachs que « l'opium ne console pas des malheurs aussi bien que la grâce », l'heure viendra où le jeune chroniqueur, devenu séminariste par l'entremise du Père Pressoir, figurera à Juan-les-Pins à l'épicentre d'un « scandale de mœurs, d'alcool, de remords, de piété, le tout mélangé en un coup de folie auquel la honte mettait aux yeux du débauché un certain piment ».

Au milieu de tant d'autres candidats à la foi — Henri Ghéon, Alain-Fournier, Francis Jammes, Charles du Bos, etc. — dont on suit plus ou moins aisément l'itinéraire spirituel, se détache la figure d'un savant de premier ordre. « Devant la noblesse

des convictions de Louis Massignon, estime Madame Psichari, on ne peut que s'incliner. » La sincérité et la tolérance du célèbre arabisant tranchent sur les calculs qui semblent avoir conduit tel autre — Ferdinand Brunetière, par exemple — vers le giron de l'Église.

Les effets de la conversion se feront sentir jusque dans le style de certains hommes de lettres. Rien de plus naturel, en somme, mais aussi de plus pénible, conclut Madame Psichari, que cet envahissement du « jar-

gon bénisseur » et de l'« homélie conventionnelle ». C'est sans doute cette optique qui donne tout son relief à la confidence d'André Gide: « Je ne jurerais pas qu'à certaine époque de ma vie, je n'ai pas été assez près de me convertir. Dieu merci, quelques convertis de mes amis y ont mis bon ordre. Ni Jammes, ni Claudel, ni Charles du Bos ne sauront jamais combien leur exemple m'a instruit. »

David A. GRIFFITHS

*Université de Victoria*